

La menace multiforme : écologie, violence et résistance dans *Cœur du Sahel* (2022) de Djaïli Amadou Amal

Charlotte Mackay
Monash University, Australie

Du 7 au 22 novembre 2022 a eu lieu à Charm el-Cheikh en Égypte la vingt-septième Conférence des Parties, colloque phare des Nations unies sur le changement climatique qui réunit tous les ans à peu près 35 000 personnes, parmi lesquelles dirigeants, négociateurs et acteurs de la société civile, issues de la grande majorité des nations du monde.¹ L'événement s'est tenu pour la cinquième fois depuis son lancement en 1995 sur le continent africain et dans un contexte de crise aiguë non loin de son siège à travers la Corne de l'Afrique où sévit encore la pire sécheresse depuis au moins quarante ans en Somalie, Éthiopie et Érythrée.² Malgré la proximité et l'urgence de la crise, aucun effort supplémentaire n'a été réalisé sur la réduction ou le maintien sur une trajectoire gérable des émissions mondiales de gaz à effet de serre. En lieu et place, un accord historique a été conclu pour créer un fond auquel contribueront les pays développés, premiers responsables du phénomène, visant à compenser les dégâts irréversibles du changement climatique dans les pays en développement, dont ceux de la zone sahélienne. La bande sahélienne – immense région africaine semi-aride séparant le désert du Sahara au nord des savanes tropicales au sud et s'étendant de la côte Atlantique à l'ouest à la Mer Rouge à l'est – est en première ligne des changements climatiques et de leurs nombreuses conséquences – insécurité alimentaire, épidémies, déplacements massifs, déstabilisation politique et conflits autour du contrôle des maigres ressources restantes.³ Ses populations sont, en outre, parmi les plus vulnérables en matière de résilience et de réactivité face aux conséquences drastiques du réchauffement climatique, phénomène auquel leur contribution ne pèse point.

Si la crise environnementale de la région surgit de façon intermittente dans les médias, notamment occidentaux, les écrivains subsahariens s'intéressent depuis longtemps aux problématiques environnementales dont ils se servent pour rappeler les préoccupations d'ordre psychologique, politique, économique et social de l'univers postcolonial (Lassi 7). Alliant poétique et politique, ces auteurs recourent au texte écrit pour dénoncer les maux du

¹ Toute traduction non attribuée dans cet article est celle de l'auteure.

² Pour plus d'informations sur cet événement, dont les rapports officiels, voir le site des Nations unies : <https://unfccc.int/fr/cop27>.

³ Les références attestant de cet état des lieux sont nombreuses. Nous recommandons, entre autres, *Climate Change and Conflict in the Sahel* de Beza Tesfaye et *Sahel : Climate Change Challenge and Spread of Terrorist Organizations* de Lucia Santabarbara. Pour Tesfaye, le changement climatique au Sahel constitue un « multiplicateur de menaces » (2) qui s'ajoute aux nombreux facteurs locaux susceptibles d'augmenter le risque de conflit. Un « multiplicateur de menaces » est, selon L'Agence des Nations Unis pour les réfugiés, tout facteur qui « amplifie l'impact d'autres facteurs pouvant contribuer aux déplacements, tels que la pauvreté, la perte des moyens de subsistance et les tensions liées à la diminution des ressources, créant en fin de compte des conditions susceptibles de conduire à des conflits et à des déplacements » (*Changements climatique et déplacements : les mythes et les faits*).

continent où les abus perpétrés à l'encontre des populations humaines vont de pair avec ceux perpétrés à l'encontre du monde naturel. Dans cet article, nous nous intéresserons aux travaux littéraires d'une écrivaine et militante du continent, et plus précisément du Sahel, la Camerounaise Djaiili Amadou Amal. Toute l'œuvre littéraire amalienne s'articule autour de la question de la femme sahélienne, des violences qu'elle subit et de son éventuel épanouissement. Recourant à l'écocritique postcoloniale et au féminisme décolonial, nous mettrons en exergue l'évolution en matière esthétique du plaidoyer continu de l'auteure, de par l'inclusion d'une conscience écologique, pour l'amélioration de la condition de la femme sahélienne. Le concept d'écologie est ici compris dans son sens le plus large, à savoir « l'étude des milieux dans lesquels évoluent les êtres vivants et les rapports de ces êtres entre eux ainsi qu'avec leur environnement » (Desblache 1).

Nous ne pouvons dissocier écriture et engagement dans la production romanesque d'Amal qui « n'imagine pas écrire un roman ... sans militantisme et ... n'imagine pas faire du militantisme sans parler de [s]es romans » (Marivat 56). Nous ne pouvons, non plus, dissocier militantisme et féminisme chez Amal. Si certaines écrivaines subsahariennes rechignent à adopter l'étiquette 'féministe', fortement associée à la blanchité et aux priviléges des sociétés nordistes,⁴ Amal n'hésite pas à la faire sienne. Lors d'une allocution prononcée à l'occasion de la remise des insignes du Doctorat honoris causa à l'Université Sorbonne-Nouvelle en 2022, elle a articulé de la manière suivante sa conception du féminisme qui allie droits humains et droits féminins : « [I]es droits de la femme sont ceux de l'humanité tout entière. Militer pour les droits de la femme, c'est militer pour notre avenir à tous. Ce sont ces convictions qui m'ont habité. Je les ai nourries par la lecture, et elles m'ont portée vers l'engagement littéraire et le militantisme féministe » (*Distinction*). Cet engagement au nom des femmes, que nous tenterons d'encadrer dans les lignes qui suivent en recourant aux travaux théoriques de Françoise Vergès sur le féminisme décolonial, se manifeste concrètement dans l'association qu'Amal a fondée en 2012 et à travers laquelle elle lutte pour l'accès des filles à l'éducation et le développement des femmes dans l'extrême nord camerounais. En 2021, Amal a été nommée ambassadrice de l'UNICEF au Cameroun et mène à leurs côtés des actions en adéquation avec ses convictions intimes, des convictions en grande partie inspirées de son propre vécu en tant que femme sahélienne, un vécu qui trouve, en outre, écho dans ses écrits romanesques.

Amal est née en 1975 à Maroua d'un père camerounais et d'une mère égyptienne et a grandi au sein de la communauté peule. Si le milieu dans lequel elle est élevée ne connaît pas les affres du manque matériel qui caractérisent bien des foyers sahéliens, son enfance ne sera pas pour autant épanouissante. Encore adolescente, elle est mariée de force à un homme dans la cinquantaine et sommée de rejoindre un foyer polygame en tant que coépouse. Ainsi part en fumée son rêve de devenir journaliste (Marivat 55). Amal réussit à s'extraire de

⁴ Parmi lesquelles la Ghanéenne Ama Ata Aidoo, la Sénégalaise Aminata Sow Fall et la Camerounaise Léonora Miano. Voir à ce sujet les travaux de Gallimore et de Mackay (« Les femmes womanistes de Fatou Diome ») qui reviennent tous deux sur les difficultés inhérentes entourant l'application de notions théoriques occidentales, dont celle du féminisme dit 'beauvoirien', aux textes littéraires et autres productions culturelles subsahariennes.

cette première union et épouse un deuxième homme qui s'avère violent et qui enlève, au moment de leur rupture, leurs deux filles. Elle finit par récupérer ses enfants et quitte le nord du pays pour s'installer dans la capitale, Yaoundé, où elle intègre le Cercle de la Nolica (Nouvelle littérature camerounaise). Sous les auspices de Mongo Pabé, universitaire et écrivain, elle participe aux ateliers d'écriture de la Nolica pendant plus d'une année avant de vendre ses bijoux pour lancer son projet littéraire.

Son premier roman, *Walaandé, l'art de partager un mari*, paru chez Ifrikiya en 2010, sera rapidement remarqué pour ses qualités littéraires ainsi que pour son engagement.⁵ Ce texte met en exergue les réalités quotidiennes de quatre femmes et coépouses d'un ménage polygame à Maroua – mariage forcé, discriminations, violences, répudiation – et est en grande partie inspiré du vécu de son autrice. Ainsi, nous pouvons parler d'un récit *en partie* autofictionnel selon la définition qu'en donne Serge Doubrovsky pour qui autofiction constitue toute « fiction d'événements et de faits strictement réels » (quatrième de couverture). Selon Françoise Lionnet, le genre littéraire de l'autobiographie permet en particulier aux *écrivaines* de se réapproprier un passé souvent semé d'insatisfactions, voire de traumatismes, et de « confronter les images et les stéréotypes » qui ont restreint (et continuent à restreindre) leur agentivité (81). Bien que *Walaandé* ne soit pas de l'autobiographie pure, nous pourrions inférer que l'inclusion d'éléments autobiographiques dans ce roman aurait eu un effet analogue chez Amal pour qui l'écriture a toujours servi d'échappatoire devenant « une sorte de médicament, une thérapie à part entière » et permettant que soient évacuées « toute la colère, toute la frustration » qu'elle a pu ressentir en tant que femme dont les choix ont été sévèrement limités (Mackay, « L'Écrivain » 2).

Le deuxième roman d'Amal, *Mistirijo, la mangeuse d'âmes*, est paru trois ans après *Walaandé* et s'attaque à un thème aussi tabou que ceux évoqués dans son premier roman – celui des accusations de sorcellerie souvent formulées à l'encontre des personnes les plus vulnérables et démunies, en l'occurrence, une septuagénaire à qui toute une communauté reproche la maladie d'un enfant. Si la renommée d'Amal était déjà bien établie au sein de l'institution littéraire camerounaise et dans d'autres pays d'Afrique francophone avec la parution de ses deux premiers textes, c'est la réédition et la publication en France de son troisième roman *Munyal, les larmes de la patience* sous le titre *Les Impatientes*, lauréat du Prix Goncourt des Lycéens en 2020, qui la projette au premier plan de la scène littéraire mondiale francophone.⁶ Dans ce texte polyphonique, Amal raconte les vies entremêlées de trois femmes sahéliennes et les multiples formes de violences qu'elles subissent dans l'espace clos de la concession sahélienne, dans ce qu'il convient d'appeler en peul, *lingua franca* de l'extrême nord camerounais, le *saare* (l'« intérieur ») (Nassourou 176). Tout comme les protagonistes de *Walaandé*, celles des *Impatientes* sont confinées à l'espace

⁵ Ce roman a reçu le prix de la Prince Claus Foundation (Pays-Bas), récompense qui a permis sa traduction en langue arabe.

⁶ L'édition camerounaise avait au préalable remporté le Prix Orange du Livre en Afrique (prix remis pour la première fois) et le Prix panafricain de la littérature en 2019. Les enjeux de la réédition en France en termes de maintien du paradigme centre-périmétrie qui définit encore la production et la réception de la littérature francophone d'Afrique subsaharienne sont le sujet du chapitre de Christine Le Quellec Cottier intitulé « Circulations éditoriales. Enjeux de la réception française du roman de Djaiili Amadou Amal, *Les Impatientes* ».

domestique où menaces et périls rôdent – mariage précoce et forcé, trahisons, blessures affectives, destitution financière, tourments psychiques et psychologiques. Toutes rêvent de s'évader d'une manière ou d'une autre ; la première tente l'évasion physique, la deuxième sombre dans une folie qu'elle voudrait échappatoire et la dernière effectue une évasion affective loin de ce mari autrefois si aimé en lui fermant son cœur après avoir déployé toutes les armes à sa disposition pour conserver leur amour.

L'objet d'étude de cet article est *Cœur du Sahel*, quatrième roman de l'auteure dans lequel elle concentre à nouveau son attention littéraire sur la vie des femmes sahéliennes en adoptant la perspective réaliste sociale qui caractérise son écriture. Ce texte présente des nouveautés par rapport aux précédents. En premier lieu, ses protagonistes féminines ne sont pas peules. Ce sont de jeunes filles chrétiennes de familles pauvres qui arrivent dans la ville de Maroua pour travailler comme domestiques dans les concessions de riches familles peules. Ce texte comportant, lui aussi, un aspect auto / biofictionnel important vis-à-vis du vécu d'Amal qui a passé son enfance relativement privilégiée, du moins en termes financiers, entourée de domestiques. Ces filles échappent, grâce à leur ethnie et religion, à certains diktats coutumiers et religieux de la culture dominante peule. Nous ne pouvons point conclure, cependant, qu'elles sont pour autant moins soumises que leurs patronnes à des forces oppressives et discriminatoires. Les discriminations et violences fondées sur la classe, la religion et le genre auxquelles elles font face émanent non seulement du *saare* mais également du *hирde* (« l'extérieur ») (Nassourou 176) et s'ajoutent à d'autres violences liées à l'environnement et à l'histoire qui s'accumulent pour créer un climat particulièrement menaçant à l'égard des personnages féminins. Dans ce roman dédicacé aux « femmes victimes du Sahel » (9), les menaces sont multiples. Comment ces menaces sont-elles articulées et liées les unes aux autres ? De quels recours peut disposer le personnage féminin sahélien qui s'en trouve victime ? À quels procédés poétiques Amal recourt-elle pour articuler dans cette œuvre de fiction ses préoccupations d'ordre socio-culturel y compris écologique ? Dans ce travail, dont l'objectif est d'apporter des réponses aux questions susmentionnées, nous résumerons en premier le roman et définirons le cadre théorique qui servira de grille de lecture. Ensuite, nous nous pencherons sur la manifestation textuelle des multiples formes de violences qui se présentent aux personnages féminins et, notamment, leur caractère foncièrement interdépendant. En dernier lieu, nous passerons aux formes de résistance qu'incarnent ces mêmes personnages, dont les résultats varient de manière considérable. Tout au long de l'article, nous tâcherons de mettre en exergue les techniques littéraires dont Amal se sert pour tisser dans un ensemble fictionnel cohérent politique et poétique.

Récit à la troisième personne avec narrateur omniscient, *Cœur du Sahel* raconte les expériences de sa jeune protagoniste, Faydé. À peine âgée de seize ans, cette dernière se décide à quitter son village natal dans l'extrême nord camerounais pour la grande ville de Maroua. Cette décision s'impose plus qu'elle ne se choisit ; le climat est en train de changer, les pluies ne tombent plus et les cultures traditionnelles millénaires des villageois périssent sous le soleil carnassier. La mère de Faydé, Kondem, n'arrive plus à subvenir aux besoins de sa jeune famille surtout depuis la disparition mystérieuse de son mari.

Si elle s'oppose farouchement au départ de sa fille aînée, pétrifiée à l'idée que Faydé ne vive le même traumatisme qu'elle dans la grande ville en devenant à son tour « une proie à la portée des prédateurs » (51), et consciente du mépris que les patrons peuls peuvent manifester à leur égard, Kondem finit par céder. Ainsi que le fait remarquer sa meilleure amie Sadjo, mère de Srafata elle aussi partie en ville, « ... même avoir peur est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre » (40). Confrontée à une réalité qui ne fait qu'empirer et hantée par la vision « des champs brûlés par le soleil, du grenier vide et du foyer désespérément éteint » (85-86), Faydé, qui voulait devenir médecin, s'engouffre dans Maroua où ses connaissances l'aident à trouver un travail de domestique dans la concession d'un riche commerçant peul et de ses trois épouses. Malgré la nature difficile et trop peu reconnue de ce travail, et les multiples oppressions qu'elle doit affronter au quotidien en l'effectuant, Faydé arrive à se faire un semblant de place dans cette famille et, par conséquent, à venir en aide à la sienne restée au village. L'enjeu est de taille car c'est bien sur « les frêles épaules » de l'adolescente que repose « l'espoir de toute une famille suspendue à sa bravoure et à son dévouement » (85). Tout risque de se défaire lorsque Faydé tombe amoureuse de Boukar, un homme peul promis à une autre, et s'engouffre dans une histoire d'amour que son ethnie, sa religion et sa caste lui interdisent.

Les diverses formes de violences—environnementale, historique et relationnelle (liée au genre, à la classe et à la religion)—auxquelles Faydé et les autres filles de son village sont exposées seront en partie conceptualisées dans ce travail à travers la théorie de la violence dite 'lente' de Rob Nixon. La violence lente fait référence à une violence « qui se produit progressivement et à l'abri des regards, une violence de destruction différée qui est dispersée dans le temps et l'espace, une violence d'attrition et de condition » (Nixon 2). Cette forme de violence n'est « ni spectaculaire ni instantanée, mais plutôt progressive et croissante, ses répercussions calamiteuses s'étendant sur toute une série d'échelles temporelles » (2). Autrement dit, elle use, abuse et abîme ses victimes à petit feu. La conception de la violence lente de Nixon s'applique en premier lieu aux violences écologiques, bien que nous estimions qu'elle puisse s'élargir pour prendre en compte d'autres formes violentes liées aux multiples oppressions que dénonce Amal dans *Cœur du Sahel*. Nixon suggère que, dans notre tendance à considérer la violence, avant toute chose, comme un phénomène intrinsèquement explosif, nous ne reconnaissions pas les formes de violence lente qui se produisent progressivement à proximité des populations les plus pauvres et les plus vulnérables du monde, situées pour la plupart dans les pays du Sud global. Ainsi, les victimes de la violence lente, qu'elles soient humaines ou environnementales, sont plus susceptibles de passer inaperçues. Les changements climatiques induits par l'être humain et leurs conséquences dévastatrices sur les populations les plus fragiles du monde figurent en tête de liste des manifestations de la violence lente (Nixon 131). Cette violence comporte aussi un aspect sexospécifique important dans la mesure où ce sont les femmes qui sont parmi les premières victimes des changements climatiques. Ce sont également les femmes qui se trouvent en première ligne de défense contre ce dérèglement climatique et les multiples effets délétères qu'il entraîne. Afin de souligner le caractère foncièrement interrelié des violences lentes, en

l'occurrence environnementale et genrée, Nixon analyse l'activisme de la militante, écrivaine et lauréate du prix Nobel de la paix (2004) Wangari Maathai. Cette dernière a lutté pendant des décennies contre la déforestation et l'érosion des sols au Kenya et pour l'amélioration des conditions des femmes kenyanes, voire leur émancipation, car, ainsi que le démontre l'engagement de Maathai, la pauvreté est à la fois cause et symptôme de la dégradation environnementale.⁷ Que ce soit au Kenya ou au Cameroun, l'Afrique subsaharienne est à bien des égards l'endroit idéal pour que la violence lente, mise en œuvre et facilitée par la persistance d'un paradigme (néo)colonial d'exploitation, prenne racine. C'est une région chroniquement sous-représentée dans les médias mondiaux, une zone géographique entière qui projette, du moins dans l'imaginaire occidental dominant, une image de chaos et de violence irrémédiabes. Nixon soutient que l'identification et l'attribution subséquente de la responsabilité peuvent s'avérer compliquées, car la violence lente s'exprime en général « à la voix passive » et sans « agentivité clairement articulée » (131). Dans l'œuvre d'Amal, les responsables des dommages environnementaux dans le Sahel, à savoir les pays développés, ne sont pas ouvertement pointés du doigt, ce qui distingue cet ouvrage d'autres écrits subsahariens qui s'inscrivent davantage dans le courant éco-littéraire et éco-politique, tels ceux des auteurs nigérians du delta du Niger.⁸ Les réflexions et actions de Maathai alliant restauration environnementale et émancipation féminine, et surtout l'analyse que Nixon en fait, illustrent la malléabilité de la violence lente en tant que concept permettant l'exploration de plusieurs formes de violences pernicieuses et insidieuses. Notre but en évoquant Maathai n'est pas d'établir un parallèle direct entre elle et l'œuvre littéraire d'Amal, ni d'arrimer cette dernière au courant littéraire de l'éco-activisme ou de l'éco-politique. Nous voudrions souligner l'enrichissement que représente dans *Cœur du Sahel* cette nouvelle sensibilité écologique vis-à-vis des portraits de femmes que son auteure dessine et, ce faisant, souligner la façon dont cette forme particulière de violence s'entremêle à (et nourrit) d'autres, ainsi que les procédés littéraires qui permettent ce rapprochement. Nixon affirme que la littérature peut jouer un rôle important en rendant le phénomène de la violence lente « accessible et tangible en humanisant des menaces traînantes et

⁷ Maathai a fondé en 1977 le mouvement de la ceinture verte (Green Belt Movement). Sa stratégie de reboisement des paysages kenyans se fondait sur le recrutement de femmes rurales pour faire pousser et planter des arbres qui leur fournissaient, en retour, une source fiable de nourriture, d'abri et de bois de chauffe et, par conséquent, une relative indépendance économique. Sa lutte pour l'environnement et pour les femmes l'a rapidement fait entrer en conflit avec la classe politique et fortement masculinisée de son Kenya indépendant que Maathai accusait de maintenir les mêmes politiques de main mise sur les ressources naturelles du pays que l'ancienne administration coloniale britannique, la source primaire, selon elle, de la détérioration de l'environnement et du bien-être économique, social et politique des femmes. Ainsi qu'elle l'explique dans son autobiographie, *Celle qui plante des arbres*, « [l]e pouvoir cédait à vil prix des terrains publics à ses alliés et autorisait les grandes compagnies de la filière bois à exploiter des forêts nationales, menaçant ainsi l'équilibre des systèmes fluviaux et la biodiversité. Le régime perpétuait la politique de l'administration coloniale, à cette différence près qu'il ne faisait bénéficier de ses largesses qu'une petite oligarchie triée sur le volet, qui en retour l'a aidait à se maintenir au pouvoir » (248).

⁸ Parmi lesquels figurent, entre autres, *Yellow-Yellow* de Kaine Agary, *Oil on Water* de Helon Habila, la poésie de Tanure Ojaide et la grande œuvre littéraire de Ken Saro-Wiwa.

inaccessibles aux sens immédiats » (2). Nous sommes de l'avis que le texte d'Amal participe précisément à ce but en rendant accessibles et tangibles les conséquences de multiples formes de violence lente à l'égard des femmes sahéliennes et les stratégies variées qu'elles emploient pour les surmonter.

Afin de mieux jauger cet engagement au nom des femmes, il convient de revenir sur la pensée féministe de cette écrivaine que nous inscrivons plus volontiers dans le courant du féminisme décolonial que dans celui du féminisme dit 'classique'. Car le féminisme qu'endosse Amal dans *Cœur du Sahel* ne souscrit pas nettement aux caractéristiques de celui que Vergès qualifie de « civilisationnel », à savoir le féminisme occidental des sociétés européennes incarné par la deuxième vague, ses luttes acharnées contre le patriarcat et, dans le contexte euro-français, un sécularisme prononcé. Le féminisme d'Amal, et la convergence des combats sur plusieurs fronts qu'il prône, s'inscrit davantage dans une intersectionnalité empreinte de flexibilité et de nuance qui vise la fin des oppressions au pluriel basées sur le racisme, le sexism, le capitalisme et l'impérialisme, tout en respectant l'apparence culturelle et les croyances religieuses des femmes non européennes du Sud global (Vergès 11). De manière décisive, l'oppression que dénonce Amal dans *Cœur du Sahel* n'est pas *simplement* masculine et l'auteure ne dissocie point ces violences du milieu socio-culturel particulier de ses protagonistes. Les formes que prennent ces oppressions et celles des résistances peuvent donc surprendre dans la mesure où elles ne correspondent pas forcément à celles auxquelles le public acheteur et lecteur des textes amaliens, en grande majorité occidental, est habitué. Par exemple, Amal, une musulmane pratiquante, ne dénonce pas l'Islam en tant que tel, un élément que le féminisme civilisationnel, dans sa « croisade » contre l'Islam maquillée en mission civilisatrice elle-même nourrie par des représentations orientalistes et négrophobes, identifierait comme facteur explicatif de la sujexion féminine (Vergès 12, 35, 51). En tant que femme peule également « très fière de sa culture », elle n'invalidise pas non plus de manière catégorique certaines mœurs associées à son milieu culturel, tel le mariage, mœurs que le féminisme occidental aurait tendance à critiquer (Mackay, « L'Écrivain » 5). Ce qu'Amal accuse avant toute chose dans *Cœur du Sahel*, c'est la manière dont ces mœurs sont imposées et le jugement que l'on peut réservier à celui, et surtout à celle, qui ne les respecterait pas. Nous estimons qu'Amal décrie dans ce texte, tout comme Vergès le fait dans le sien, une conceptualisation dichotomique des cultures comme étant ouvertes ou non aux femmes en montrant que même dans des sociétés étiquetées d'office dans la pensée féministe civilisationnelle comme étant foncièrement hostiles aux expériences et à l'épanouissement féminins (car peules, islamiques et africaines), il existe autant de passerelles vers une existence pleine et satisfaisante qu'il n'existe de formes oppressives sur lesquelles trébucher. La pensée antisexiste d'Amal, tant qu'elle se manifeste dans ce texte, témoigne du fait que le combat féministe « s'enracine dans les lieux en tant que générateurs de sens, selon les espaces et leurs systèmes référentiel, axiologique et téléologique » (Amabiamina 27) et que toute pensée se voulant, ou plutôt se déclarant, universaliste dans son application serait sujette à caution.

Comme nous l'avons signalé, la violence environnementale constitue l'une des grandes nouveautés dans *Cœur du Sahel* par rapport aux romans qui

l'ont précédé dans l'œuvre amalienne. Il s'agit d'une violence infligée à toute l'écologie, à savoir, une « destruction systématique du vivant » (Vergès 11), influant à la fois sur les personnages du texte, notamment féminins, et à l'égard de l'environnement qui subit de plein fouet les effets néfastes du changement climatique. Le lecteur apprend l'ampleur de ces changements dès les premières pages du roman. Dans le village de Faydé, il est question de « grandes chaleurs », d'herbes « brûlées par le soleil » dont la « fureur » ne cesse de s'accroître et d'une terre « desséchée » qui peine à fournir le « précieux trésor » qu'il fournissait autrefois et qui maintenait les villageois en vie (19, 20). Sans ressources et dépendants de la nature qui les entoure, ces derniers ne peuvent que constater un « climat de plus en plus aride » et une « terre de plus en plus sèche, appauvrie et épuisée » (24) pendant qu'ils assistent impuissants à « l'accaparement par le désert de terres autrefois viables et fertiles » (Nixon 131). La résignation générale est de mise, car, ainsi que le constate le narrateur omniscient, « [m]ême avec beaucoup de volonté, on ne peut pas faire tomber la pluie » (24).

La violence lente subie par et à l'encontre de l'environnement est imbriquée dans celle de la pauvreté, véritable menace existentielle pour les personnages du roman et facteur clé qui motive le grand départ des plus jeunes pour la ville. C'est ainsi que Faydé, constatant la pauvreté grandissante de sa mère Kondem, se rend à l'évidence : elle doit quitter le village comme l'ont déjà fait ses pairs pour chercher un emploi à Maroua. En s'y rendant, elle accepte d'abandonner son éducation en espérant que son salaire permettra aux plus jeunes de continuer la leur « d'autant plus que ce sont des garçons » (160), raisonne-t-elle, soulignant ainsi la croyance générale qui veut que l'éducation des garçons soit priorisée sur celle des filles. Le dépeuplement du village qui perd petit à petit ses bras forts s'accompagne donc d'un appauvrissement éducationnel à l'égard des filles, un appauvrissement qui s'avéra pernicieux quant à leur capacité postérieure à faire face à d'autres menaces. De cette ville, Faydé n'a qu'une image « mythique » (23) nourrie par les comptes rendus d'autres filles du village qui s'y sont déjà installées. Devant le dénuement de sa communauté, elle est surtout séduite par la quantité de provisions que ces 'parvenues' ramassent et ramènent à la fin de chaque année – « savon, poisson séché, sel, sucre, allumettes, pétrole, comprimés de paracétamol et de quinine » (23). Si l'antienne tant reprise dans *Les Impatientes* est « *munyal* » (« patience », 15), mot et concept répétés dogmatiquement et incessamment à l'encontre des filles et des femmes qui souhaiteraient se rebeller, par quelque moyen, contre les injustices qu'elles subissent,⁹ celle qui finit par définir le récit dans *Cœur du Sahel* est « nous ne sommes pas du même monde qu'eux » (338). Le récit est effectivement construit autour d'une série de conceptualisations binaires qui consolide la division de l'espace romanesque en mondes distincts (ville / campagne, peul / non peul, homme / femme, riche / pauvre, musulman / chrétien etc.) Ce précepte prônant l'existence de mondes intrinsèquement distincts est bien rodé, ressassé par maints personnages à la jeune Faydé qui,

⁹ Selon Tchokothe, ce « ... cri-mot chez les narratrices revient une centaine de fois dans le roman sous les formes actives, passives, injonctives, nominales, adjectivales, verbales et adverbiales » (206).

bien que consciente des écarts sociaux, religieux et matériels qui la séparent de ses patrons peuls, s'obstine à imaginer un monde dans lequel classe, ethnie et religion ne seraient plus des facteurs de disjonction mais d'union. Cette désillusion constitue à bien des égards une forme supplémentaire de violence lente car elle abîme la psyché de la jeune fille à qui on ne cesse de rappeler sa différence et son infériorité supposées.

Faydé ne peut pas construire de relation authentiquement égalitaire ni épanouissante auprès de ses employeurs peuls dont la grande majorité fait preuve de mépris à son égard à cause de son ethnie, sa religion et son genre. Lorsqu'il n'est pas ouvertement démontré sous forme de remarques ou d'insultes, ce dédain se manifeste par une ignorance totale de son monde et des défis qui le caractérisent. Même Boukar, de loin le personnage peul le plus ouvert du roman, de surcroît éduqué et éducateur et ayant effectué un stage dans le village à côté de celui de Faydé, ignore les dures réalités de l'existence de Faydé et des siens. Lorsqu'il lui demande la raison pour laquelle elle a abandonné ses études, elle doit lui rappeler que pour aller à l'école, « [i]l faut payer l'inscription, l'uniforme [et] les fournitures » (160), autant d'obstacles qui se présentent à une famille paysanne qui peine à se nourrir. En évoquant le décalage qui sépare les deux mondes mis en page dans *Cœur du Sahel* – celui des Peuls riches de Maroua et celui des villageois pauvres non peuls des alentours – Amal s'inspire encore de son propre vécu, ou plutôt de celui d'autres personnes dans son entourage, ainsi qu'elle l'explique dans un entretien :

[P]etite fille protégée dans la maison de mon père, avec mes oncles, ma famille pour me surveiller, je n'arrivais pas à imaginer des jeunes de mon âge qui étaient déjà obligés de se débrouiller seuls. Je me suis dit, en écrivant mes premiers textes, qu'un jour j'allais écrire sur la vie de ces jeunes qui viennent à Maroua pour travailler comme domestiques en essayant d'approfondir la question et en leur donnant une identité parce que la façon dont ils étaient traités me faisait mal au cœur. (Mackay, « L'Écrivain » 3)

Dans ce même entretien, Amal précise son mode de fonctionnement relatif à l'écriture de ses textes littéraires fortement imprégnés de faits réels. Ceci s'apparente à un travail d'ethnologue composé d'enquêtes sur le terrain qui permettent à l'auteure de rencontrer les personnes « concernées par le sujet » (Mackay, « L'Écrivain » 3) avant de réunir les nombreux lambeaux de témoignages glanés pour tisser la trame romanesque de son œuvre à paraître. En travaillant ainsi, Amal dévoile son désir d'attester de vraies vies et de vraies expériences dans un roman, œuvre de fiction. Si certains critiques verraient dans l'approche ethnographique un éloignement disciplinaire, voire idéologique, de la littérature, les deux domaines se fondent néanmoins sur la question de la représentation dont celle des « vies, pratiques, croyances, valeurs et sentiments » de la personne ou du groupe en question (Gergen et Gergen 23). Ainsi, la représentation ethnographique en forme poétique fait bien plus que communiquer sur un sujet : elle crée simultanément « des formes de relation » (23) susceptibles de faire passer des messages politiques de manière plus efficace. C'est ainsi que nous concevons l'approche ethnographique dans l'écriture d'Amal : en tant qu'outil narratif capable d'engendrer de nouvelles

formes relationnelles entre sujets réels, personnages de fiction, auteure et lecteur.

L'écart entre les communautés de la région natale d'Amal qu'expose *Cœur du Sahel* est mis en relief par un personnage qui aurait pu représenter l'auteure dans sa jeunesse, un personnage double de Faydé à bien des égards qui aurait pu également entretenir une véritable complicité avec la jeune domestique. Cet effet de miroir n'est pas chose rare dans la littérature, africaine ou autre : il s'agit en fait d'un procédé commun qui reflète, selon Didier Anzieu, le fait que « le corps de l'œuvre est tiré par l'auteur de son propre corps (vécu et fantasmé) » (118). Autrement dit, l'inévitable représentabilité de l'auteur dans son œuvre fictive est rendue possible à travers l'enchâssement de parcours narratif et réel. Dans le roman d'Amal, le dédoublement, également mis en évidence dans l'imbrication des parcours narratifs de plusieurs personnages, sert aussi à construire sur la base du contraste et du rapprochement les contours de la protagoniste Faydé et son évolution en tant que femme dont l'agentivité est particulièrement saillante dans ce texte. Dans *Cœur du Sahel*, ces dédoublements sont multiples : entre Faydé et Leïla, Faydé et Bintou, Faydé et sa mère et, enfin, Faydé et Amal.

Leïla, l'une des filles de la concession dans laquelle Faydé travaille, celle qui pourrait bien représenter Amal dans sa jeunesse, a le même âge que sa domestique. Entre Leïla et Faydé naît petit à petit « une amitié, bien qu'un fossé les sépare » (136). En effet, si Faydé maîtrise la quasi-totalité des codes qui régissent le monde de Leïla et surtout « les faveurs » que celui-ci « lui accorde » (135), Leïla ignore tout du monde de son amie-domestique. Faydé, compréhensive, ne lui en veut pas, car Leïla « dont l'horizon géographique s'arrête à son collège », ne peut aucunement « imaginer la vie de sa servante » (136). À travers ce dédoublement fictionnel est mise en exergue la relative mondialité de Faydé, sa maturité psychologique qui va lui permettre de se tirer d'affaires malgré son statut de subordonnée et les diverses contraintes qui jalonnent son parcours narratif. Pour accentuer l'océan métaphorique qui sépare les vies de ces jeunes femmes au cœur du Sahel, l'auteure érige un élément naturel, l'eau, sa disponibilité et son utilisation, en mesure de cet écart lorsqu'elle évoque la gêne ressentie par Faydé qui peine à faire comprendre à Leïla les difficultés matérielles de la vie au-delà des murs de la concession et de l'opulence qu'ils renferment. Dans le passage suivant, la reprise anaphorique du mot interrogatif « comment » renforce l'impossibilité de cette communication (expression et compréhension) entre les personnages doubles pour lesquels l'arrivée mutuelle à un terrain d'entente paraît illusoire :

Comment Faydé pourrait-elle expliquer à Leïla qu'à une vingtaine de kilomètres de là, on meurt de soif, que cette eau si banale ici est une denrée inestimable et rare ? Comment Leïla pourrait-elle savoir ce que c'est de voir les puits du village se tarir les uns après les autres dès le début de la saison sèche ? Comment expliquer à quelqu'un qui prend jusqu'à trois douches par jour que, dans son village, pour se laver ou faire la vaisselle, il faut se rendre au marigot asséché et creuser, creuser le sable pour espérer trouver de l'eau ? (139)

Dans la même partie du roman, le lecteur prend également conscience que la violence environnementale de la région est imbriquée dans celle de la pauvreté, une violence capitaliste mais aussi, comme nous le verrons, impérialiste. Cette violence lente est également associée à une forme genrée beaucoup plus explicite liée à l'insécurité – celle que représente Boko Haram. Car les jeunes du village de Faydé ne peuvent plus se rendre au marigot à cause du groupe djihadiste dont les filles « sont la cible préférée » (191). Ce groupe est susceptible de « les bourrer d'explosifs et les transformer en bombes humaines » (191), une véritable menace masculine qui s'ajoute à celle de la désertification, autre « bombe à retardement au cœur du Sahel » (Piodi 28). L'insécurité et la pauvreté alimentent une situation de plus en plus menaçante pour les jeunes filles et femmes des villages, car les incursions de Boko Haram, qui rase les villages sans merci, accroissent le nombre de jeunes hommes désœuvrés qui se tournent ensuite vers la secte terroriste non pas par « conviction » mais « seulement parce qu'ils ont besoin d'un travail » (297). L'insécurité de la région est également source de précarité indirecte pour les filles et femmes du roman car elle provoque la fermeture des frontières entre le Cameroun, le Nigéria et le Tchad, ce qui a pour effet principal le ralentissement des affaires des commerçants peuls. Cette décroissance, avec la flambée du prix des denrées qui « grimpe en flèche » (295) en partie à cause de la crise climatique qui engendre une crise alimentaire, poussent un bon nombre des patrons peuls à se débarrasser de leurs domestiques. Ces filles, tout aussi « désœuvrées », « se rendent rapidement compte qu'à défaut de vendre leurs services, elles peuvent vendre leur corps » (296). La nature interreliée de ces multiples violences est mise en exergue dans le passage suivant :

Mais un autre commerce, moins avouable, a également prospéré dans le coin, au grand dam des religieux. Là où il y a de la nourriture et de l'alcool, il y a également des filles à la recherche de gains faciles. La précarité fait proliférer les prostituées, et cela empire depuis que l'insécurité créée par Boko Haram a déversé des milliers de soldats en ville. Loin de leurs familles, ces derniers ne sont pas toujours de bonne moralité ni très délicats, et se montrent souvent violents avec les filles qu'ils convoitent. (108-109)

Si la prostitution pratiquée dans des conditions économiques, sociales et sécuritaires acceptables, et surtout de libre choix de la part des personnes concernées, peut être conçue comme procédé participant à l'émancipation des femmes dans certaines sociétés du monde, telle n'est pas la représentation qui en est faite dans *Cœur du Sahel*.¹⁰ Dans ce texte, il s'agit d'un dernier recours de filles et de femmes désespérées dont les options sont encore plus limitées que les ressources et les gains qu'elles espèrent acquérir en se prostituant sont loin d'être « faciles ». Sans éducation, ne pouvant donc prétendre qu'à cet emploi hasardeux, elles s'exposent aux « assauts brutaux des hommes », « coups », « insultes », maladies et au risque d'une grossesse non désirée et aux effets drastiques que celle-ci peut entraîner. Elles doivent tout accepter sans se

¹⁰ Dans le cas de la critique féministe en particulier occidentale qui adhère à cette interprétation, nous utiliserions plus volontiers les termes « travail du sexe » et « travailleuses du sexe » (Comte 426).

plaindre, même quand « le partenaire retire le préservatif sans leur demander leur avis » (296). Ainsi s’imbriquent sous la plume d’Amal plusieurs formes de violence lente liées à l’écologie, à la pauvreté, à l’insécurité et au genre. Néanmoins, il est important de souligner que le danger lié au genre ne se limite pas à l’extérieur de la concession dans la ville de Maroua et les villages qui l’entourent. Nous verrons qu’il rôde aussi à l’intérieur des « cage[s] de luxe » (*Les Impatientes* 65) dans lesquelles travaillent les jeunes domestiques.

Faydé se rend rapidement à l’évidence que son lieu de travail n’est pas moins dépourvu de menaces au masculin que le monde extérieur de la concession. Si elle y essuie les critiques et les insultes d’une partie de la maisonnée déterminée à lui rappeler son caractère étranger et inférieur au sien, une forme de violence en soi, sa personne est aussi sujette à la violence physique et sexuelle. Faydé ressent de la gêne lorsqu’elle surprend les « regards appuyés » (213) de Haman, le frère de son patron qui vit lui aussi dans la concession. Celui-ci n’hésite pas à lui faire des attouchements lorsqu’il arrive à s’approcher de la jeune fille. Dans un état de vigilance constante, elle tente de l’éviter, scrutant « le moindre de ces gestes » (213) tout en redoutant qu’il puisse un jour la violenter, car Haman fait partie des patrons et elle, domestique, « n’est là que pour satisfaire » (213). Telle une proie traquée, elle surveille ses propres gestes et fait tout pour éviter de se mettre dans une position qui pourrait s’avérer compromettante. Il s’agit d’une importante charge mentale qu’elle doit assumer en plus de toutes les tâches qui remplissent son quotidien de domestique du matin au soir. Au fur et à mesure que ces préoccupations prennent davantage de place dans l’esprit de Faydé, ainsi que dans la trame narrative du texte, le lecteur devient effectivement de plus en plus convaincu que ce n’est qu’une question de temps avant que l’inévitable ne se produise dans ce monde à fonctionnement fortement hiérarchisé. Lorsque Haman appelle Faydé dans son studio pour lui remettre de la vaisselle, son statut et sa dépendance économique vis-à-vis de son emploi ne lui permettent pas de refuser. Prise au piège entre les griffes de son agresseur, elle est brutalement agressée et manque de se faire violer.

Cet épisode est érigé en miroir à celui vécu par sa propre mère Kondem lorsqu’elle exerçait le même métier que sa fille dans une autre concession de la ville. Bien entendu, en tant que victimes de la violence des autres, en l’occurrence des hommes plus puissants qu’elles, Faydé et sa mère n’ont pas droit à la parole ni à un semblant de justice. Aucune punition n’est infligée à Haman ni au violeur de la mère de Faydé et leurs victimes sont pleinement conscientes que cela ne sert à rien de les poursuivre. Pire encore, une tentative de poursuite pourrait nuire davantage aux deux femmes. Kondem, « accablée de honte » (30), décide de retourner dans son village avec le fruit de cette violence dans le ventre, tandis que Faydé, malgré le traumatisme qu’elle a vécu, doit se résigner à reprendre son travail car, ainsi que le relate le narrateur, « [c]e sont des choses qui arrivent trop souvent pour qu’on prenne le risque de se faire renvoyer » (224). Si les histoires parallèles de la mère et de la fille ne sont pas identiques – Faydé n’est pas violée comme l’est sa mère – leur imbrication représente un autre dédoublement narratif qui sert, encore une fois, à distinguer le parcours de Faydé relatif à celui de sa mère et, ainsi, à mettre en évidence l’agentivité de la jeune protagoniste qui refuse de prendre la fuite malgré le traumatisme enduré. En effet, l’agentivité de ce personnage provoque un

repositionnement important pour les personnes de sa condition dans ce texte. Elle reconfigure le champ des possibilités notamment pour les personnages féminins dans un cadre sociopolitique dans lequel leur agentivité collective est fortement restreinte, sinon entièrement inconcevable.

L'évocation des histoires parallèles de la fille et de sa mère ne sert pas uniquement à faire ressortir la relative singularité du personnage de Faydé. Elle sert aussi à mettre en exergue une continuité de la violence à l'égard des filles et des femmes de générations différentes dont l'ethnie et la religion sont considérées comme inférieures à celles des Peuls. Pour expliquer la nature profondément enracinée et la pertinence actuelle de ces conceptions sociales ainsi que leur application concrète, Amal endosse la voix de l'ethnologue en évoquant le terme péjoratif « *kaado* » qui désigne dans son sens le plus accessible « ceux qui ne sont pas peuls » (88). Ainsi se mêlent dans ce roman éléments auto / biofictionnels et ethnographiques. L'auteure interrompt le récit fictionnel pour approfondir l'évaluation de ce mot et concept en employant le pronom personnel indéfini « on » dans des structures comme « si l'on traite ouvertement de *kaado* les domestiques, personne n'oserait librement qualifier de *kaado* un non-Peul instruit ou suffisamment aisé pour ne pas travailler pour autrui et ne dépendre de personne » et « [q]uand un *kaado* meurt, on en parle en disant : « Il est mort ! *O waati* ! comme pour un animal, et non « *O maayi* ! » comme pour un être humain » (89). Ces bries ethnographiques convergent pour faire comprendre au lecteur que le terme *kaado*, ainsi qu'employé par les patrons peuls à l'égard des jeunes domestiques, n'est pas simple différentiateur de groupes religieux. C'est un terme qui charrie toute une gamme de représentations foncièrement dévalorisantes à l'égard des personnes à qui il s'applique.

À travers cette insulte, et surtout son application intergénérationnelle, se dévoile une autre forme de violence lente – une violence historique et impériale – qui rappelle les origines de la rencontre des deux communautés et qui régit encore les rapports qu'elles entretiennent. Dans ce roman dans lequel sont parsemées des références ethnographiques (cartes, explications sur des phénomènes culturels, linguistiques etc.), le lecteur ressent une volonté marquée de la part de l'auteure d'exposer dans toute sa complexité la situation de ses différents personnages et du monde sociopolitique qui les environne. C'est ainsi que le lecteur apprend l'existence d'une traite humaine prédatant l'arrivée dans la région des colonisateurs occidentaux. Ce sont les Peuls qui, ayant « conquis toute la bande sahélienne par la force de l'épée sous le prétexte du *djihad* » (88) ont réduit les populations autochtones en esclaves devenant ainsi le peuple le plus puissant et le plus riche de la région. Cet impérialisme militaire et économique des Peuls, ainsi que le mépris qu'il génère à l'égard des autres ethnies, perdure à l'époque contemporaine et se trouve reflété dans les histoires entremêlées de Faydé et de sa mère. Car l'homme peul dans ce roman continue à prendre par la force ce qu'il désire chez la femme non peule, par droit de propriété sur elle. Cette violence relationnelle historique basée sur le genre, l'ethnie et la religion est également reliée à celle infligée par l'environnement et la pauvreté qui en résulte car, en assujettissant les peuples autochtones, les Peuls les ont également « chassés des meilleures terres » et obligés à « se réfugier dans les montagnes » (37). Ainsi, la question de la colonisation de la

région, question très courante dans la littérature africaine et surtout dans celle qui tend vers une critique écologique des séquelles de l'époque coloniale, bien qu'évoquée dans *Cœur du Sahel*, ne concerne pas directement la présence européenne sur le continent. Cette dynamique violente n'est rappelée qu'indirectement par le biais de références au changement climatique au Sahel (et à la question qui en découle, à savoir, l'attribution de la responsabilité au sens large et, surtout, extratextuel). Le roman n'en est pas pour autant moins révélateur des rapports de domination établis quand les peuples du Sahel se sont rencontrés, souvent dans la violence, et des conséquences sociales et notamment environnementales engendrées par la suite.

Nous avons vu que les différentes formes de violence lente exercées à l'égard des personnages notamment féminins dans le quatrième roman d'Amal se chevauchent et s'imbriquent créant un patchwork nébuleux d'oppressions et de discriminations qui, à la différence de *Les Impatientes*, émanent de tous bords et non seulement de l'intérieur de la concession sahélienne. Dans son article sur *Les Impatientes* et *Une si longue lettre* de la Sénégalaïse Mariama Bâ, Rémi Armand Tchokothe attribue aux deux textes « [...] une structure de gradation ascendante de la désapprobation, du malheur et de l'impatience » (220). L'évaluation de la condition féminine au Sahel est donc, selon Tchokothe, plutôt pessimiste. Qu'en est-il de cette condition dans *Cœur du Sahel*? Dans la dernière partie de ce travail, nous nous attarderons sur les formes de résistance incarnées par les personnages féminins du roman dont certains arrivent à s'émanciper des violences multiples qui les menacent.

Faydé est sans doute le personnage qui incarne au mieux la résilience de la femme sahélienne dans ce roman. Lorsque sa liaison avec Boukar est révélée au grand jour, elle est obligée de délaisser son emploi et d'assister, de loin et impuissante, au mariage de celui qu'elle aime avec une autre. Au préalable, Boukar lui fait une proposition que Faydé décline – continuer à se voir en cachette et éventuellement devenir sa deuxième femme à une date ultérieure. Malgré son amour pour Boukar et le confort financier qu'une telle situation lui accorderait, Faydé préfère mettre fin à leur relation, quitter Maroua et ne pas endosser un rôle qui semblerait correspondre, aux yeux de certains, à son statut supposément inférieur. Elle a pris conscience de sa valeur et refuse de se laisser détruire « par l'amour et le désespoir » (303). Nous pouvons opposer cet itinéraire romanesque à celui de Bintou, une autre domestique du village, qui se laisse abîmer par la violence affective de sa relation avec un autre homme peul à qui elle décide de cacher son identité par crainte qu'il ne la rejette. Sali ment aussi à Bintou en s'inventant une carrière nettement plus prestigieuse qu'il n'en est en réalité. La vraie identité de Bintou – non peule, domestique, chrétienne – est cruellement dévoilée lorsque son amoureux la découvre sur son lieu de travail. Sali, qui s'apprêtait pourtant à épouser Bintou, enceinte de leur enfant et prête à se convertir à l'Islam, effectue un violent volte-face et se moque de son amante, devenue à ses yeux « une *kaado* » (284), d'avoir cru en un avenir ensemble. Une telle violence affective est de trop pour Bintou qui, dans son désespoir, commet « le pire des blasphèmes », « celui qui la bannit de sa propre tribu » (293), en se suicidant. Il s'agit d'un dernier dédoublement fictionnel qui accentue la singularité de la force psychologique, voire de l'amour-propre, de Faydé qui, malgré son affection pour Boukar et la grande déception ressentie

lors de son abandon certes moins virulent mais non pas moins douloureux que celui de Bintou, refuse de mettre fin à ses jours. Nous ne suggérons point que Bintou représenterait ainsi un personnage faible à cause de son suicide, car le suicide est un geste actif entrepris par un personnage, une forme d'évasion choisie. Le contraste créé entre les deux personnages parallèles invite surtout à brosser un portrait nuancé des femmes sahéliennes et leurs réactions individuelles face à des expériences néanmoins caractérisées par de fortes ressemblances, ce qui a pour effet d'accentuer la gamme de résistances qu'elles peuvent incarner face aux multiples oppressions qui les entourent.

Kondem représente aussi une figure de résistance féminine dans le roman. Lorsque Boko Haram rase son village, elle doit se réfugier avec ses jeunes enfants à Maroua. L'emploi le plus accessible et le mieux rémunéré qui s'offre à elle est celui de domestique mais la mère de Faydé refuse de travailler de nouveau pour les Peuls. En lieu et place, elle se fait casseuse de pierres à l'image des protagonistes du roman *Photo du groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala, un labeur ardu et pénible sous le soleil accablant de la région. Tout comme Faydé face à la proposition de Boukar, Kondem refuse de se retrouver dans une position qui puisse compromettre sa dignité longtemps reniée. Bien que dangereux et physiquement épuisant, il s'agit d'un travail fédérateur qu'elle se choisit et où « [i]l n'existe aucune rivalité entre [l]es femmes issues de milieux et d'ethnies différentes » (284). Il n'y a pas de hiérarchie entre ces femmes ; toutes travaillent la même matière de la même manière, malgré leurs appartenances culturelles et croyances religieuses différentes auxquelles elles ne sont pas sommées de renoncer. Dans un monde romanesque aussi régi par des hiérarchies, ce détail se démarque. Si les mains de Kondem sont en permanence « abîmées » (310), sa fierté est résolument intacte. Cette dignité retrouvée et pleinement assumée fait également irruption dans le roman lorsque Kondem prend la défense de Faydé devant son ex-patron peul en révélant à toute l'assemblée réunie, y compris à sa fille, la véritable identité du géniteur de cette dernière et les conditions de sa venue au monde. Cette prise de parole tardive révèle une grande évolution chez Kondem qui a longtemps gardé le silence sur ce qui lui est arrivé. Le lecteur est ainsi amené à juger de l'influence éventuelle qu'aurait eu le parcours de Faydé sur le refus de sa mère de continuer à se taire.

Conforme aux convictions personnelles de l'auteure, le chemin le plus sûr vers l'émancipation féminine dans ce texte demeure l'éducation. Sous les encouragements de Boukar, Faydé reprend ses études en participant à des cours du soir tout en travaillant le jour comme domestique. Quand elle se voit obligée de quitter Maroua avec sa famille suite à la révélation de sa liaison avec Boukar, elle poursuit ses études étant consciente que seules ces dernières « pourront la sauver » (295). Elle arrive à décrocher son diplôme et devient non pas médecin mais infirmière avant d'être affectée à l'hôpital régional de Maroua quelques années après son départ. Son absence de cette ville, hostile à bien des égards, n'est donc que temporaire et ne constitue pas une fuite définitive (à l'encontre d'autres protagonistes amaliens) car Faydé revient à Maroua pour y bâtir une vie professionnelle en premier lieu mais aussi une vie civiquement engagée et épanouissante, y compris sur le plan affectif. C'est dans cette ville que ce personnage décide de fonder son association « pour venir en aide aux femmes »

(350), à l'image donc de sa créatrice, ce qui constitue une autre forme de dédoublement auteure-protagoniste permettant que soit réintroduit dans le récit un élément autofictionnel non négligeable. Indépendante sur le plan financier et épanouie sur le plan personnel, Faydé peut désormais envisager un avenir avec son ancien amant Boukar, qu'elle retrouve par hasard dans le cadre du travail, sur une base nettement plus égalitaire. Le mariage de ce dernier n'a pas duré et lui aussi semble s'être conscientisé aux préjugés néfastes de son milieu. Tout laisse penser à la fin du roman que Faydé et Boukar reprennent leur relation dans un contexte dépourvu des violences qui les entouraient jadis, une reconfiguration de l'espace sociopolitique en grande partie attribuable au personnage et au caractère de Faydé qui a pu terminer ses études et, par conséquent, se façonner un autre avenir en dehors des sentiers battus que lui réservait sa condition subalterne. Ainsi, à travers le personnage de Faydé, la fin du roman corrobore l'une des convictions les plus intimes de son auteure pour qui « ... c'est seulement grâce à l'éducation qu'on va tous avoir les mêmes chances, les mêmes égalités et pouvoir voir en nous juste une autre humanité et non pas les considérations concernant nos ethnies [et religions] différentes » (Mackay, « L'Écrivain » 3).

Si Amal s'est toujours préoccupée du sort de la femme sahélienne dans ses écrits littéraires, l'inclusion dans son quatrième roman d'une perspective résolument écologique ainsi que sa fictionnalisation de la vie de filles et femmes non peules ne font qu'élargir son appréciation de la condition et de la résistance féminines au Sahel. Ce texte poétique est indéniablement imbu de politique mettant en page et rendant tangibles les nombreuses formes de violence lente qui frappent actuellement sa région natale—« [d]ensité urbaine, chômage, précarité ..., concurrence pour l'accès à l'eau et à l'alimentation, ... scolarisation très insuffisante » (Piodi 31)—et invite à réfléchir aux solutions qui pourraient être apportées, en plus de celles qui se déploient actuellement, si toutefois la volonté politique existait. Il s'agit d'une critique en forme fictionnelle de toutes les « politiques de dépossession » (Vergès 11) relatives à la dignité, aux ressources matérielles et psychologiques, à l'environnement et à la subjectivité qui heurtent les femmes du sud global et notamment celles du Sahel. Ce plaidoyer aurait pu prendre une autre forme non littéraire et articuler ses arguments sur la seule base du politique. En mélangeant politique et poétique, et en y glissant une bonne dose du personnel et de l'ethnographique, Amal renforce la dimension argumentative de son œuvre par la subjectivité du texte narratif en conférant à cette dernière un « caractère sensible » qui stimule « l'imagination du lecteur pour mieux le persuader » (Ibrahim 128). La fondation de nouvelles formes relationnelles entre sujets réels, personnages de fiction, auteure et lecteur est au cœur de cette entreprise. Il reste à savoir si cette stratégie alliant poétique et politique portera les fruits escomptés en projetant, de manière suffisante, la violence supplémentaire que représente le changement climatique à l'égard des femmes sahéliennes dans la conscience des puissants dont les (in)actions décideront du futur du Sahel et de ses populations.

Bibliographie

- Agary, Kaine. *Yellow-Yellow*. Dtalkshop, 2010.
- Amabiamina, Flora. *Femmes, paroles et espace public au Cameroun. Analyse de textes des littératures écrite et populaire*. Peter Lang, 2017.
- Amal, Djaïli Amadou. *Walaandé, l'art de partager un mari*. Ifrikiya, 2010.
- . *Mistirijo, la mangeuse d'âmes*. Ifrikiya, 2013.
- . *Munyal, les larmes de la patience*. Proximité, 2017.
- . *Les Impatientes*. Emmanuelle Collas, 2020.
- . *Cœur du Sahel*. Emmanuelle Collas, 2022.
- Anzieu, Didier. *Le Corps de l'œuvre*. Gallimard, 1981.
- Bâ, Mariama. *Une si longue lettre*. Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, 1979.
- Changements climatique et déplacements : les mythes et les faits*.
- UNHCR. *L'agence des Nations Unies pour les réfugiés*.
<https://www.unhcr.org/fr/actualites/articles-et-reportages/changement-climatique-et-deplacements-les-mythes-et-les-faits#:~:text=Mais%20outre%20les%20d%C3%A9placements%20r%C3%A9sultant,moyens%20de%20subsistance%20et%20les>. Consulté le 30 novembre 2024.
- Comte, Jacqueline. « Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe. » *Déviance et Société*, vol. 34, no. 3, 2010, pp. 425-446, <https://doi.org/10.3917/ds.343.0425>.
- Desblache, Lucile. « Introduction : profil d'une éco-littérature. » *L'Esprit créateur*, vol. 46, no. 2, 2006, pp. 1-4, <https://doi.org/10.1353/esp.2006.0019>.
- « Distinction : l'écrivaine camerounaise Djaïli Amadou Amal a reçu les insignes du Doctorat Honoris Causa de l'Université Sorbonne Nouvelle. » *FemmesduSahel* https://femmesdusahel.org/?&realblog_id=17. Consulté le 30 novembre 2024.
- Dongala, Emmanuel. *Photo de groupe au bord du fleuve*. Actes Sud, 2010.
- Doubrovsky, Serge. *Fils*. Éditions Galilée, 1977.
- Gallimore, Rangira Béatrice. « Écriture féministe ? Écriture féminine ? Les écrivaines francophones de l'Afrique subsaharienne face au regard du lecteur/critique. » *Études françaises*, vol. 37, no. 2, 2001, pp. 79-98, <https://doi.org/10.7202/009009ar>.
- Gergen, Mary, et Kenneth Gergen. « Ethnographic Representation as Relationship. » *Ethnographically Speaking: Autoethnography, Literature, and Aesthetics*, édité par Carolyn Ellis et Arthur Bochner, AltaMira Press, 2001, pp. 22-42.
- Habila, Helon. *Oil on Water*. Hamish Hamilton, 2010.
- Ibrahim, Laïth. « *Les impatientes* de Djaïli Amadou Amal : fiction et argumentation. » *The French Review*, vol. 96, no. 1, 2022, pp. 127-142, <https://doi.org/10.1353/tfr.2022.0214>.

- Lassi, Étienne-Marie. « Introduction. De l'engagement sociopolitique à la conscience écologique : les enjeux environnementaux dans la critique postcoloniale. » *Aspects écocritiques de l'imaginaire africain*, édité par Étienne-Marie Lassi, Langaa RPICIG, 2013, pp. 1-17.
- Le Quellec Cottier, Christine. « Circulations éditoriales. Enjeux de la réception française du roman de Djaïli Amadou Amal, *Les Impatientes*. » *Africana. Figures de femmes et formes de pouvoir*, édité par Christine Le Quellec Cottier et Valéry Cossy, Classiques Garnier, 2022, pp. 495-512.
- Lionnet, Françoise. *Autobiographical Voices : Race, Gender, Self-Portraiture*. Cornell University Press, 2018.
- Mackay, Charlotte. « Les femmes womanistes de Fatou Diome : oppression, résistance et épanouissement au féminin dans Celles qui attendent. » *Lendemains : Études comparées sur la France*, vol. 44, no. 174-175, 2019, pp. 159-171.
- . « 'L'Écrivain, c'est le miroir de sa société' : Entretien avec la romancière camerounaise Djaïli Amadou Amal. » *Nouvelles Études Francophones*, vol. 38, no. 1, 2023, pp. 1-6, [10.1353/nef.2023.a905933](https://doi.org/10.1353/nef.2023.a905933).
- Maathai, Wangari. *Celle qui plante les arbres*. Traduit par Isabelle Taudière, Héloïse d'Ormesson, 2007.
- Marivat, Gladys. « Djaïli Amadou Amal : au nom des femmes ». *Lire*, vol. 506, 2022, pp. 54-57.
- Nassourou, Saïbou. *Le huirde des Peuls du Cameroun*. Clé, 2014.
- Nixon, Rob. *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Harvard University Press, 2011.
- Piodi, Jérôme. « La désertification : une bombe à retardement au cœur du Sahel. » *Revue Défense Nationale*, vol. 8, no. 783, 2015, pp. 28-32.
- Santabarbara, Lucia. *Sahel : Climate Change Challenge and Spread of Terrorist Organizations*. International Institute for Counter-Terrorism, 2022.
- Tchokothe, Rémi Armand. « Marima Bâ et Djaïli Amadou Amal : Une si Longue Lettre des (Im)patientes. » *Hybrida*, no. 2, 2021, pp. 201-224, <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.2.20603>.
- Tesfaye, Beza. *Climate Change and Conflict in the Sahel*. Council of Foreign Relations, 2022.
- Vergès, Françoise. *A Decolonial Feminism*. Pluto Press, 2021.